



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

La Du Barry

**Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de**

Paris, 1906

IV Répugnances des femmes titrées pour la favorite. - Achat du chaperonnage de la maréchale de Mirepoix. - La duchesse de Valentinois, la marquise de l'Hôpital, la princesse de Montmorency. - Habile ...

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48032](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48032)

IV

Répu gnances des femmes titrées pour la favorite. — Achat du *chaperonnage* de la maréchale de Mirepoix. — La duchesse de Valentinois, la marquise de l'Hôpital, la princesse de Montmorency. — Habile effacement de la favorite. — Le souper de Bellevue. — Le don de Luciennes. — Les bassesses des courtisans et la dédicace du chevalier de la Morlière. — Portrait du chancelier Maupeou.

La comtesse du Barry avait donc été présentée par madame de Béarn au Roi, à Mesdames, au Dauphin, aux enfants de France. Le lendemain de la présentation, qui était un dimanche, elle assistait à la messe du Roi et prenait, dans la chapelle du château, la place qu'avait occupée la feue marquise de Pompadour. Ce jour-là il y avait fort peu de seigneurs et de dames de la cour à la suite du Roi; mais on remarqua qu'il était accompagné d'un nombreux cortège d'évêques, en tête desquels était l'archevêque duc de Reims auquel Sa Majesté parla plusieurs fois pendant le service. Au sortir de la messe, madame du Barry paraissait au concert de Mesdames et à celui de monseigneur le Dauphin (1).

(1) *Journal des événements qui parviennent à ma connaissance*, par Hardy. Bibliothèque nationale, manuscrits.

Tous les vœux de madame du Barry étaient comblés par cette présentation. Elle s'endormait dans la joie d'une pleine victoire; mais son triomphe n'était point encore absolu. Il lui restait à essuyer et à vaincre les dernières pudeurs de la cour, les répugnances des femmes titrées, les protestations et les hésitations des grands noms de Versailles devant un avènement aussi brusque, une fortune aussi nouvelle. Au mois de mai, dans le voyage à Marly qui suivait la présentation et où le Roi s'établissait jusqu'aux fêtes de la Pentecôte, les femmes priées montraient tant de froideur, que le malaise était presque général. Le bruit même se répandait que la princesse de Guéménée avait manqué à madame du Barry et qu'elle avait reçu l'ordre du Roi de se retirer près des petites dames, dont elle était gouvernante en survivance de madame de Marsan. Au milieu des bouderies des femmes présentes, le jeu était glacial; quelques seigneurs refusaient de tailler prétextant leur manque d'argent. La favorite jouait cependant et l'infortunée, pontant au pharaon, devant la carte fatale, n'avait-elle pas le malheur de s'écrier: *Ah! je suis frite!* « Il faut vous en croire, Madame, lui répondait une mauvaise langue, en ramassant son argent, vous devez vous y connaître (1). » Une insolence qui faisait allusion à l'état de sa mère, la cuisinière de M^{lle} Frédérique. Madame du Barry, turlupinée, délaissée, isolée,

(1) *Anecdotes sur madame la comtesse du Barri*. Londres, 1775.

était obligée de faire retraite vers sa société, et de se réduire à son très-petit monde, c'est-à-dire à madame d'Alogny et à cette vieille plaideuse de comtesse de Béarn.

Le parti de la maîtresse travaillait sous main à assurer à la favorite des entours, à lui acheter le *chaperonnage* d'un grand nom de la monarchie. Pour ce rôle, les fortes têtes de son conseil avaient jeté les yeux sur la maréchale de Mirepoix, cette besoigneuse, toujours noyée de dettes, et toujours courant après un argent « qu'elle dépensait à acheter des niaiseries ». Dès le mois de janvier, le Roi avait eu avec la *petite maréchale* des pourparlers qui semblaient n'avoir point abouti. Enfin, la faible et endettée créature, qui se trouvait être la propre sœur du maréchal de Beauvau, l'amie et l'alliée des Choiseul, consentait à devenir la *voyageuse* et la *soupeuse* de la du Barry moyennant cent mille francs de rente, dont elle n'avait ni le contrat ni le brevet, mais seulement un bon au moyen duquel on la tenait à discrétion et on pouvait la soumettre à toutes les humiliations (1). La maréchale avait bien eu de la du Barry la promesse des *Loges de Nantes*, mais finalement le Roi les donnait à la favorite (2). En dépit de ce crève-cœur d'une influence

(1) *Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole*, vol. II.

(2) Les *Loges de Nantes* étaient le cadeau que le Roi faisait à la du Barry pour ses étrennes de 1770. Les mémoires du temps estiment le revenu à 40,000 livres de rente. Dans l'inventaire des papiers de la comtesse du Barry transportés de Luciennes aux archives de Seine-et-

nulle à la cour, de l'indifférence blessante de la du Barry pour sa personne, pour sa santé, la malheureuse vieille femme arrivera à cet abaissement d'écrire à la favorite lors du renversement de Choiseul : « Madame, je vous fais compliment sur votre triomphe qui est aussi brillant que votre conquête. » Lettre qui mettra, sous la plume indignée de la duchesse de Choiseul, ce terrible paragraphe à l'adresse de la complimenteuse : « Ne vous imaginez jamais, je vous prie, ma chère petite, sous quelque prétexte que ce soit, quelque tournure que vous preniez, pour quoi que ce soit au monde, de nous rendre le plus léger service par la maréchale. Il n'y a point de maux que je ne préférasse à l'opprobre de devoir à quelqu'un que je méprise (1). »

Mais la *fée Urgèle*, ainsi qu'on appelait la vieille maréchale, n'était pas suffisante; il fallait un cortège entier pour accompagner la maîtresse. On avait facilement la duchesse de Valentinois déjà un peu folle, déjà un peu mourante, mais qui avait encore par-ci par-là quelques bons jours, on conquerrait la maîtresse de Soubise, la marquise de l'Hôpital, dont la

Oise lors du séquestre de 1793, remis aux héritiers Gomard en 1825, et perdus depuis, nous trouvons : *neuvième liasse*. — Pièces relatives aux locations de baraques, boutiques, apprentis établis sur la contrescarpe à Nantes, concédés à madame du Barry pour l'usufruit seulement sa vie durant, par brevet du Roi du 23 décembre 1769. Compte du sieur Dardel, régisseur, et du sieur Couillaud de la Pironnière, receveur du produit desdites boutiques, etc., Pièces et plans y relatifs. Baux desdits biens passés en 1771.

(1) *Correspondance complète de madame du Dessant*, par M. de Sainte-Aulaire. Lévy, 1866, vol. I.

réputation, déchirée par tous les *sottisiers* du temps, n'avait rien à perdre. Enfin l'on gagnait la princesse de Montmorency en exploitant le désir de son mari de devenir le menin du Dauphin (1).

Madame du Barry, au fond, tenait très-décemment son rôle, et il était impossible, même à ses ennemis, de ne pas rendre justice à la convenance de sa tenue. Montée de si bas en si haut lieu, jetée tout à coup au sommet de tant de grandeur et dans l'éblouissement d'un monde inconnu, elle échappait à l'étourdissement, au vertige. Elle gardait, dans cette aventure superbe, le sang-froid et la facile aisance du naturel. Elle avait, en toutes choses et dans le spectacle qu'elle donnait d'elle, un équilibre que l'on n'eût pas attendu de sa vie et qui étonnait. Les étrangers de passage à Versailles vantaient ses manières, où il n'y avait ni hardiesse, ni arrogance, ni affectation (2). La modestie était son ton et son maintien. Elle fuyait les occasions de paraître, les éclats de la vanité; elle ménageait les jalousies de femmes, et elle mettait habilement comme une discrétion à être belle. Elle faisait à la cour sa place toute petite, arrangeant sa faveur pour ne gêner personne; et la folle dépensière des années qui vont suivre se contentait en ces premiers temps d'un intérêt que le Roi lui avait donné dans la place du

(1) *Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole*, vol I.

(2) *Lettres de Horace Walpole*. Didier, 1872.

fermier général Virly, et de l'argent dont l'aidait un très-généreux prêteur, son habile beau-frère, le comte Jean (1) : le Roué savait faire la banque du Roi, en prêtant à sa maîtresse.

Peu à peu, autour de cette favorite si commode, si pardonnable, plus assise chaque jour, plus établie, plus solide, la quarantaine se faisait moins sévère. Les individualités se dégageaient des engagements d'un ordre, d'un parti, d'une coterie. La conspiration des froideurs se débandait ; les grands airs n'étaient plus si secs ; le respect humain, la peur du public et des voisins devenait moins grande ; on commençait, dans les coins de Versailles, à se mettre deux ou trois pour avoir le courage d'une petite lâcheté, et l'on finissait par n'être plus guère scandalisé quand on entendait, à Bellevue, pour le jeu de madame du Barry, madame de Flavacourt s'écrier qu'elle en serait, le duc de Richelieu dire tout haut, en se joignant à elle, « qu'il était tout entier à madame du Barry ». Et le maréchal aussitôt établissant un petit lansquenet pour l'apprendre à la maîtresse, perdait galamment 250 louis, et le Roi, se moquant de lui et lui demandant comment il avait fait pour perdre tant d'argent à un si médiocre jeu, le maréchal lui répondait par cette citation d'un opéra :

Le plus sage
S'enflamme et s'engage
Sans savoir comment.

(1) *Correspondance inédite du comte du Barry. Revue de Paris, novembre*

Le Roi de rire, et avec le Roi tout le monde du salon de Bellevue (1).

Ce souper de Bellevue du mois de juin fut très-commenté par les politiques de la cour; il devint, selon l'expression d'une feuille manuscrite du temps, le thermomètre, qui allait conseiller aux courtisans « le degré de chaud ou de froid » à apporter dans leurs assiduités respectives près de l'un ou de l'autre parti ennemi. On répétait les paroles aimablement amoureuses du Roi à la favorite, et son bonheur tout haut exprimé de la posséder pour la première fois dans ce beau site. On montrait madame du Barry placée par le Roi à table entre lui et le comte de la Marche, à cause de l'amitié de ce prince pour cette dame, avait dit Louis XV, qui laissait les autres convives s'attabler comme ils voulaient. On faisait la remarque que le neveu de la comtesse, le jeune du Barry, tout récemment sorti des pages de la chambre du Roi, avait été admis à

1836. — Le Roué dit dans sa lettre adressée à M. de Malesherbes : « Pour soutenir son nouvel état pendant les quinze premiers mois, où elle ne reçut aucune grâce pécuniaire, je fondis mon portefeuille et engageai le reste de ma fortune. »

(1) *Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole*. Treuttel, 1812, vol. I. — Le Roi était parti le 21 juin 1769 de Marly pour aller coucher à Bellevue, et de là se rendre au château de Saint-Hubert. Le Roi venait à Saint-Hubert pour observer, en compagnie de madame du Barry, le passage de la planète Vénus sur le soleil, et les explications du royal amant à son ignorante maîtresse et ses caressants efforts pour lui faire voir l'astre dans un télescope donnaient lieu à des vers de courtisan :

Que nous diront ce télescope,
Cette Vénus et ce soleil ?

.....

l'insigne honneur de ce souper. A ces marques éclatantes de faveur données au parti du Barry, on opposait des symptômes de discrédit de Choiseul. On le représentait arrivant à la tête d'un groupe qui, dans le tour de promenade que les invités faisaient dans le parc en attendant le souper, se fondait presque pour se joindre au groupe hostile de la maréchale de Mirepoix et de madame de Flavacourt, en sorte qu'à la fin le ministre se promenait seul. On parlait de la concentration d'esprit du ministre pendant le souper, qui fut très-gai; on parlait de son front soucieux pendant le whist du Roi (1).

Devant l'influence conquise par la maîtresse, le duc de Choiseul essayait la manœuvre dont Fleury avait abusé avec tant de succès lorsqu'il voulait forcer la main aux volontés de Louis XV: il s'éloignait de la cour et allait à Chanteloup. Mais à son retour, s'il retrouvait son crédit entier, les bonnes grâces du Roi au même point, il retrouvait aussi la faveur de madame du Barry singulièrement grandie auprès du Roi qui lui donnait Luciennes (2), et le

(1) *Anecdotes sur madame la comtesse du Barri*. Londres, 1775.

(2) Ce château venait d'être remis au Roi par le duc de Penthièvre, qui, ayant eu le malheur d'y voir mourir son fils, le prince de Lamballe, l'avait pris en dégoût. Voici l'acte de donation :

« *Brevet de don du pavillon de Louvetiennes en faveur de madame la comtesse du Barri.*

« Du 24 juillet 1769.

« Anjourd'hui, vingt-quatre juillet mil sept cent soixante-neuf, le Roy, étant à Compiègne, voulant donner à la dame comtesse du Barry une marque de la bienveillance dont Sa Majesté l'honore, lui a accordé et fait don du pavillon de Louvetiennes, jardins et dépendances dont le

cercle de ses relations étrangement étendu. La favorite avait fait de telles recrues et à tous les étages de la cour, elle était déjà si entourée, qu'elle avait pu remercier madame de Béarn (1). L'émulation des bassesses commençait à se donner carrière, et l'on racontait le billet du bossu plaisantin, du duc de Tresmes à la favorite : *Le sapajou de madame la comtesse du Barry est venu pour lui rendre visite.* Il ne

iouissance avoit été déjà accordée par Sa Majesté à la comtesse de Toulouse, et après elle à M^{re} le duc de Penthièvre, qui en a donné sa démission, pour, par ladite dame comtesse du Barry, jouir pendant sa vie dudit pavillon et dépendances tels qu'ils se poursuivent et comportent, conformément au plan déposé à la Direction générale des Bâtimens de Sa Majesté, laquelle mande et ordonne à M. de Marigny, lieutenant-général des provinces d'Orléanais..., de tenir la main à l'exécution du présent brevet, et d'en faire jouir ladite dame comtesse du Barry. Et, pour assurance de sa volonté, Sa Majesté a signé de sa main le présent brevet et fait contresigner par moi, sous-secrétaire d'État et de ses commandemens. Signé LOUIS, et, plus bas, signé PHELYPEAUX. » (Archives nationales. Registre des Brevets.)

On remarquera que la donation est viagère, à la différence de la donation faite à madame de Pompadour, aux Champs-Élysées, qui lui est faite de manière à en disposer comme d'une chose à elle et en toute propriété.

(1) Les *Anecdotes* parlent d'une somme de 100,000 livres payées à la comtesse de Béarn pour la présentation de madame du Barry. L'assertion des *Anecdotes* est-elle exacte? Quoi qu'il en soit, la comtesse de Béarn semble continuer à se trouver dans une position de fortune assez misérable. Dans une lettre-missive du 4 juillet 1771, on lui écrit de la maison du Roi : « Vous devez être persuadée, Madame, de tout le désir que j'ai de pouvoir vous rendre service, et quoique les circonstances ne soient guère favorables pour obtenir des grâces pécuniaires, je ne manquerai pas de parler au Roy ainsi qu'à madame la comtesse du Barry de la situation dans laquelle vous vous trouvez et du besoin que vous avez que S. M. vienne à votre secours. » Dans une autre lettre-missive du 25 juillet 1772, on lui donne avis de faire présenter par un avocat au conseil une requête qui contienne les raisons qui la mettent dans le cas de demander la grâce qu'elle sollicite. (Archives nationales. Lettres-missives, O¹ 413, 414.)

manquait donc plus rien à madame du Barry de la cour d'une favorite : elle avait des amis, des courtisans, des valets, des bouffons. Elle n'attendit pas longtemps des hommes de lettres ; dès le commencement de 1769, l'un d'eux avait le courage de lui envoyer son livre avec cette dédicace :

« MADAME,

« La nature vous prodigua ses dons les plus rares, la destinée la plus heureuse semble présider à votre carrière, et l'affabilité, la bienfaisance, bonheur de caractère bien plus essentiel encore, feront sans doute applaudir au concours avantageux ; vous vous livrez, Madame, à tout ce que ces estimables qualités vous inspireront de plus favorable, vous honorerez les sciences, les arts et tout ce qui vous paraîtra digne d'une distinction marquée, et vous montrerez par là ce discernement et ce mérite réels toujours indépendans des circonstances, et bien supérieurs à ces surfaces frivoles sous lesquelles la fausse grandeur croit trop souvent dérober sa petitesse à nos regards.

« Je suis avec respect,

« MADAME,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Le chevalier DE LA MORLIÈRE (1). »

(1) Le livre avait pour titre : *LE FATALISME, ou Collection d'Anecdotes pour prouver l'influence du sort sur l'histoire du cœur humain*, par le chevalier de la Morlière, 1769. La dédicace valut au chevalier la vente de

Tandis que la société de la favorite commençait à se former, son parti faisait une importante recrue : il acquérait définitivement l'homme créé par Choiseul chancelier de France en 1768, sous la promesse de perdre d'Aiguillon dans son procès évoqué cette année

son volume et une invitation à souper de la favorite, qui lui faisait « un accueil distingué ».

D'autres hommes de lettres imitèrent le chevalier de la Morlière, et parmi les volumes que la bibliothèque de Versailles possède des livres portant les armoiries et la devise de la du Barry, quatre ouvrages ont en tête des dédicaces à la favorite.

Le premier porte pour titre : *Le Royalisme, ou Mémoires de du Barry de Saint-Aunet et de Constance de Cezelli, sa femme, anecdotes héroïques sous Henri IV, par M. de Limairac*. L'auteur, dans son épître dédicatoire, annonce à la favorite que les traits d'héroïsme qu'il développe sont puisés dans sa maison.

Le second ouvrage, dont les paroles sont de Douin, capitaine d'infanterie, dont les fleurs sont dessinées et gravées par Chevalier, lieutenant d'infanterie, dont le texte est gravé par Drouet, ancien soldat d'infanterie, est un almanach minuscule publié par Blaisot, à Versailles, contenant 50 planches et 48 devises, et autant d'horoscopes pour tous les états et tous les âges. Cet *Almanach de Flore* pour 1774 a en tête, imprimé en rouge, avec un portrait de madame du Barry, un tournesol regardant le soleil.

L'astre est constant,
La fleur est fidèle.

Le troisième ouvrage est intitulé : *Contes moraux et nouvelles Idylles, de D*** et Salomon Gesner*. Meister, le traducteur des idylles, s'adresse dans ces termes poétiques à la maîtresse de Louis XV :

De la beauté, les talents et les arts
Chérissent tous l'aimable empire,
Que l'églogue au naïf sourire
Arrête un instant vos regards !
Comme vous, belle sans parure,
Elle doit tout aux mains de la nature.
Comme vous, elle a quelquefois,
Sous l'air d'une simple bergère,
Charmé les héros et les rois.

.....

Enfin le dernier ouvrage est un recueil poétique contenant deux opéras

devant le parlement de Paris. Une curieuse figure du temps que ce Maupeou. Un visage vert, à la *bigarrade*, selon l'expression du duc de Brissac, un visage dont il cherchait à cacher le fiel extravasé sous une couche de blanc et de rouge (1), des yeux semblant à la fois en défiance d'embûches et en quête d'une proie (2), voilés de regards bénins, une physionomie sournoisement scélérate, dissimulée sous le masque enjoué d'un comique. Avec cela, la langue dorée, et insinuant, et caressant, et tutoyant volontiers, et fatiguant de ses politesses et de ses amabilités les moindres influences. Ne lisant jamais un livre de législation, de philosophie, de politique, Maupeou lisait dans les hommes, pénétrant en leurs replis cachés et en la secrète bassesse de leurs âmes mercenaires. Il avait mis bas l'accoutrement magistral, cette simarre sous laquelle la France était habituée à voir son chancelier, et on l'apercevait folâtrant en *agréable* dans les cercles, les théâtres, les lieux de plaisir, les soupers, les bals. Entouré du luxe déli-

comiques : *Les Étrennes de l'Amour, le Nouveau Marié*, dont l'auteur, Cailhava, a écrit sur la première page ces vers :

Transporté par un songe au haut de l'Empyrée,
 J'ai cru voir cette nuit la belle Cythérée,
 L'aimable Hébé, le Dieu qu'invoquent les amants,
 La tendre volupté, les grâces, les talents,
 Qui d'un air satisfait parcouraient mon ouvrage.
 Un sourire flatteur m'annonçait leur suffrage.

.....

(1) *L'Espion anglais ou Correspondance secrète entre mylord All'Eye et mylord All'Ear*. John Adamson, 1774, t. I.

(2) *Extrait des memoires d'Horace Walpole*. Année 1771. *Lettres d'Horace Walpole*, par le comte Bailion. Didier, 1872.

cat d'une courtisane, le magistrat vivait dans un hôtel qui était un boudoir, sobre par tempérament, chaste par la faiblesse d'une complexion valétudinaire. Sous ces apparences et ces mensonges de frivolité, Maupeou cachait les cheminements d'une ambition énorme, avec la perpétration de vengeances lentes et réfléchies. A un tel homme, la reconnaissance devait peser bien peu, il était de ceux qui appartiennent toujours au plus fort, ou plutôt il n'appartenait qu'à lui. Et à cette heure où la lutte des deux partis était sérieusement entamée, — ce sont les papiers de d'Aiguillon qui le disent (1), — il rêvait de *faire le coup de deux*, il rêvait de détruire à la fois Choiseul et d'Aiguillon, accordant seulement un répit d'un moment à ce dernier. D'ailleurs, ses idées politiques, disons-le pour sa justification, lui faisaient un devoir de l'ingratitude. Créature de Choiseul, il enfouissait en lui des sentiments et un plan politique tout opposés à Choiseul. Il nourrissait secrètement une haine profonde contre le parlement, dont il avait reçu des marques de défiance injurieuses, — qui avait voulu le *mercurialiser*. Partisan de l'autorité comme d'Aiguillon, mais avec d'autres façons de développement, d'autres modes d'action, des moyens neufs, il avait l'ambition de faire contre le parlement une révolution qui, en mettant dans la main de la royauté un pouvoir entier et une initiative sans contrôle, eût permis au Roi de donner

(1) *Mémoires du ministère du duc d'Aiguillon*. Buisson, 1792.

satisfaction aux droits et aux intérêts que la révolution de 1789 devait armer contre la royauté (1).

Dès la présentation de madame du Barry, le chancelier s'était réclamé auprès d'elle d'une parenté dont il avait gardé le secret jusque-là. Il ne l'appelait plus que *ma cousine* (2). Par ses assiduités, par ses complaisances infatigables, par un abaissement de caractère que rien ne fâche, par toutes ces courtoiseries de bouffon qui traînent dans la farce d'une mascarade la simarre du chancelier, Pantalon-Maupeou donnait à la favorite, ennuyée du sérieux de la cour, l'habitude et le besoin de sa personne comme d'un amusant plastron. Et il arrivait que l'homme qui avait promis à Choiseul la perte de d'Aiguillon, promettait à madame du Barry le renversement de Choiseul, en s'engageant à obtenir du Roi la ruine de cette grande force de M. de Choiseul : les parlements.

(1) Des Mémoires encore inédits de Maupeou indiquent cette portée jusqu'ici inconnue de ses plans et de ses idées.

(2) *Vie privée de Louis XV.* Londres, Peter Lyton, 1785, vol. IV.